



Le « Che » du Nord libère les sons

TRIBUNE LIBRE À JEAN-CHRISTOPHE CHENEVAL, INGÉNIEUR DU SON, DIT « CHECHE »

Le ténébreux « Don Gio-van-ni », scandé par le Commandeur à son retour d'outre-tombe, sonnait l'heure du choix entre la rédemption et la mort pour Don Juan ; et celui-ci, venait-on de m'apprendre, serait seul en scène quand il entendrait cette voix venue d'ailleurs. J'en étais donc à me demander comment j'allais mettre en son la présence d'une absence à l'image, quand tu m'as appelé, chère Ombre du Zèbre, pour m'inviter à parler de mon métier et de mon parcours, sous forme d'un autoportrait, où tu me proposais de livrer mes impressions sur cette profession, ce milieu, et de dire ce que j'en attends.

La captation vidéo de cet opéra de Mozart (1) ne me laissait guère le loisir de pérégriner dans mes pensées, et je me promis d'y réfléchir dès que l'enregistrement serait fini.

Pour l'heure, l'orchestre jouait l'ouverture, et je devais profiter de ce moment pour écouter et trouver, dans l'espace réduit où les micros n'apparaîtraient pas à l'image, l'endroit où se révélerait un petit havre d'équilibre entre le son direct des instruments et l'acoustique de la salle. Mais malgré mes efforts pour remettre

à plus tard cette réflexion, je sentais des premières envies et leurs doutes se frayer un chemin dans mes pensées... et puis des questions : comment trouver la distance nécessaire ? Jusqu'où aller ? ...

Je commençais aussi à imaginer différentes formes que pourraient prendre cette rédaction, à jauger la concision nécessaire pour tenir sur trois pages. Bref, ton appel tournéboulait pas mal d'idées qui commençaient à jouer à cache-cache avec une concentration qui m'était pourtant indispensable : je fis alors l'effort de fixer toute mon attention sur le protocole à suivre : après le respect du timbre et le rapport champ direct/champ réverbéré, le critère suivant était la localisation ; et là, avec cet étalement sur la largeur qu'impose la disposition en fosse, il allait falloir gruger : pour la latéralisation, je pensais rapprocher les extrêmes en disposant des micros d'appoint sur les derniers pupitres du quatuor que je recentrerais ensuite artificiellement en cabine. Quant à la profondeur, j'allais devoir placer le couple assez bas pour accentuer les impressions de distance, et pointer les capsules sur les premiers rangs de l'orchestre afin de faire reculer

subrepticement la petite harmonie derrière les cordes. Ça y est, je retrouvais une certaine contenance...

Mais cette espèce de dévotion soudaine à un savoir-faire m'effraya presque... oui, sans doute, j'avais acquis un savoir-faire, ma formation (2) m'ayant apporté des connaissances techniques et musicales pour aller vers cette adéquation entre une prise de son et l'œuvre à enregistrer. La modélisation mathématique d'instruments de musique par exemple m'a appris à assimiler une source sonore à une distribution spectrale, et à en scruter la directivité et les caractéristiques dynamiques, afin de saisir le son à l'endroit exact où se révèle une espèce d'alchimie entre l'intimité de l'artiste, le recul du spectateur, et bien sûr, l'œuvre. L'acoustique architecturale m'a apporté des outils pour appréhender, voire résoudre, les problèmes de focalisation, de couplages ou d'ondes stationnaires inhérents à la salle, et donner éventuellement des indications musicales pour contourner les écueils. Par ailleurs, l'exploration des phénomènes psychophysiques de l'audition m'a initié aux mécanismes de fonctionnement de la perception auditive,

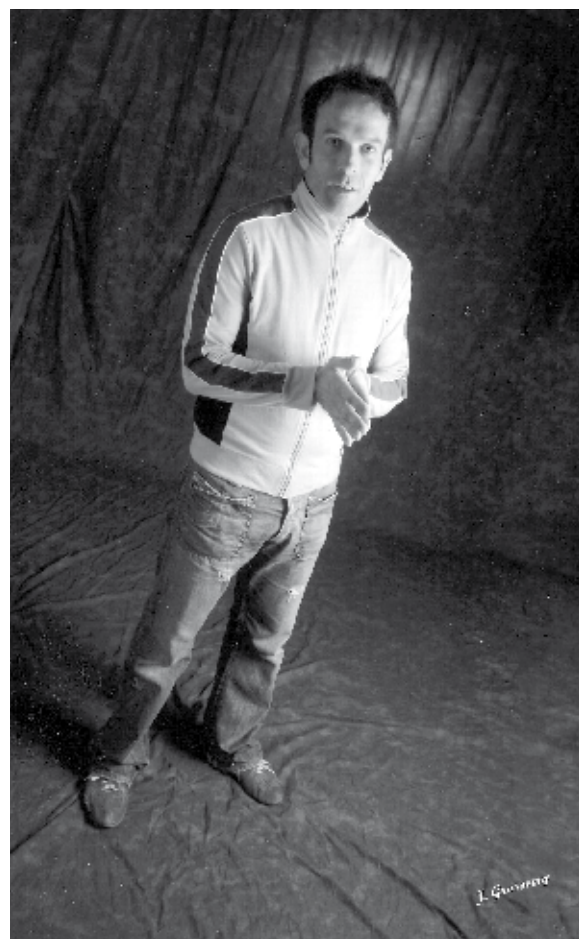
comme la localisation des sources, leur dissociation, leur différenciation, leur quantification subjective, tous ces paramètres dont l'étude guide dans le choix d'un système de prise de son en fonction de la priorité qu'on accorde à chacun de ces critères. Evidemment, l'étude de l'écriture, de l'orchestration, de l'analyse, du contrepoint, de l'histoire de la musique, de tout ce qui rapproche du langage des compositeurs et permet de comprendre leur démarche, donnent un sens aux recherches de certains équilibres, comme l'homogénéité d'une structure harmonique ou d'une texture sonore subtile. Nous avons aussi passé des heures à apprendre à écouter. Juste écouter : nous enregistrons les mêmes pièces avec les mêmes musiciens plusieurs fois de suite en faisant varier à chaque fois un paramètre, comme une inclinaison de micro, ou le changement de disposition d'un instrumentiste, et nous devions être capables de n'écouter que les critères qui modifiaient le champ acoustique restitué, en faisant une abstraction totale du message qu'il véhiculait. Oui, sans doute, chère Ombre du Zèbre, j'avais acquis un savoir-faire...

Don Juan dansait avec Zerline afin de l'attirer à l'écart ; le tumulte qui s'ensuivrait marquerait la fin du premier acte. J'avais changé plusieurs placements et orientations de micros, mais je n'étais pas encore parvenu à la cohésion de l'orchestre que je souhaitais ; en revanche, la restitution des voix et des déplacements sur scène, précisés par des micros discrètement disséminés dans le décor, commençait à me plaire.

Quand le rideau fut tombé, je descendis en fosse pour placer un panneau derrière le pupitre de cors afin de mieux les intégrer à l'ensemble. Je profitai également de cette pause pour penser à nouveau à toi, chère Ombre du Zèbre, et à la manière dont j'allais m'aborder pour te livrer un autoportrait « juste », quand on m'interpella : « Eh ! Cheche ! Toi ici ? Quelle surprise ! ». Tiens, je sais pas qui c'est, mais on ne s'est pas vus depuis un moment... Je saluai le choriste avec lequel j'avais effectivement travaillé sur la création d'un spectacle quelques années plus tôt. Blabla blabla blabla, mais nous n'avions pas trop le temps de parler de tout ça maintenant et nous nous promîmes d'aller boire un verre juste après la répétition. Je retournai en cabine pour relire mes annotations sur la partition, et barbouiller au marqueur les endroits où une robe passait trop près d'un micro, ou bien ceux où des portes claquaient et

risquaient de faire saturer l'enregistreur, afin de ne pas me laisser surprendre pendant le tournage. Mais ce Cheche, dont l'évocation continuait à me piquer au vif, me tarabustait... il allait pourtant bien falloir que la page se tourne, tout cela était fini... mais ça piquait quand même... et puis l'idée me traversa l'esprit que c'était peut-être, en fait, un bon moyen de m'approcher de moi que de parler de celui que je fus : cette distance avec ce professionnel qui a pris ma place pendant près de dix ans, et qui m'a même pris mon prénom en le troquant contre ce sobriquet, permettait un certain recul, un premier abord.

Je profitai du reste de l'entracte pour rédiger à la va-vite, sur mon carnet de notes, cette espèce de brouillon de parcours. « J'ai voulu faire ce métier parce que je rêvais de le faire. Enfin presque... c'est vrai, quand j'arpentais les couloirs du conservatoire de Tourcoing, je rêvais plutôt de devenir musicien, artiste, d'être sur la scène et d'éclairer le monde. Mais malgré un parcours tout à fait honorable, je n'avais pas ce petit surplus de talent qui me permettait d'envisager une carrière à la hauteur de mon rêve. L'idée de devenir ingénieur du son a commencé à faire son chemin. Je savais que ce métier demandait des connaissances scientifiques et musicales, alors j'ai travaillé pour avoir le niveau requis. Un bac puis un DEUG scientifique, le cursus classique au conservatoire, avec quelques cours d'écriture et une initiation à la direction d'orchestre, et des petits « plus » comme d'avoir été (très mauvais) batteur dans un quintet de jazz. Et me voilà admis au CNSM à la surprise de tout le monde, et surtout de moi-même. Après y avoir passé trois années merveilleuses, je suis parti en tournée avec Jean-Jacques Goldman, comme stagiaire, avant d'assister aux répétitions de Patrick Bruel à Bercy, puis de Michel Fugain au casino de Paris. J'ai ensuite choisi de me mettre à mon compte pour exercer mon métier. Le hasard faisait parfois bien les choses, un studio d'enregistrement venait d'ouvrir à Tourcoing, à quelques centaines de mètres de chez moi (3). J'y ai fait mes premières séances, et enregistré plusieurs albums, qui m'ont valu un début de petite notoriété locale. A cette même période, j'ai proposé mes services au Festival de jazz de Tourcoing : ce fut le début d'une collaboration avec Dominique Desmons, alors directeur, collaboration qui se poursuit encore aujourd'hui, avec Jazz en Nord ; cette rencontre m'a permis de sonoriser une grande partie des légendes encore vivantes du jazz. C'est à cette



période aussi que j'ai rencontré Fred Merpel (4), et que j'ai commencé à jouer du vibraphone et du piano avec lui, ainsi qu'à réaliser ses arrangements : assez vite, dès le premier album, un début de jolie reconnaissance régionale s'est dessinée. Plus tard, nous avons créé ensemble le collectif « A qui le tour ? » à la suite d'un festival de chanson que nous avons organisé au Théâtre des nuits blanches à Lille ; la synergie fut de courte durée, mais déboucha cependant sur l'écriture et l'enregistrement d'un conte symphonique, « Une rupture dans le continuum » (5), que Pierre-Yves Gronier, chef d'orchestre avec lequel j'avais déjà enregistré quelques disques, nous avait commandé. Un jour, Natacha Tertone (6) vint me voir pour me demander d'être directeur artistique de son premier album, édité par Sony : malgré mes réticences, me sentant complètement incapable de remplir ce rôle, elle réussit à m'entraîner dans l'aventure. Ce projet m'a plongé dans une conception de la création qui m'était jusqu'alors totalement inconnue : l'expérimentation, le bidouillage, la recherche du défaut... on était bien loin de la recherche d'irréprochabilité derrière laquelle je m'étais abrité jusque là, tant dans les arrangements que dans le son. Cette rencontre me nourrit

encore beaucoup aujourd'hui, plus encore d'ailleurs qu'elle ne m'a nourri sur l'instant. Je commençais aussi à tourner un peu partout en France, avec Fred ou Natacha, mais aussi avec les Biskotos (7) ou Presque Oui (8) avant de rejoindre Hervé Demon (9) sur scène. Je participai également trois années au Montreux Jazz Festival. »

La répétition reprenait. Je fermai mon carnet et tentai d'apporter à nouveau mon attention sur la restitution de la scène : je ne souhaitais pas, pour cet enregistrement, la même fidélité de reproduction que celle pour laquelle j'aurais sûrement opté s'il s'était agi d'un disque ; il me semblait nécessaire d'obtenir une certaine présence sur les voix, en cohérence avec les plans parfois serrés des caméras, et j'avais en tête de placer artificiellement le plan scénique devant le plan de l'orchestre. Tout en travaillant sur la gestion de la dynamique du plateau, je repensais à ce début de parcours : même s'il n'a évidemment pas été une ligne droite tracée qu'il n'y avait qu'à suivre, il a plutôt l'allure d'une réussite. Je commençais même à avoir une position « caractéristique » en région, qui variait selon qu'on m'aimait bien ou non : très fin, avec une oreille très affûtée et un souci du détail parfois exagéré pour certains, pas assez « rock'n roll » et qui a peur d'abîmer ses « petites n'oreilles » avec du « gros son » pour d'autres. Quant à moi, avec un peu de recul déjà, je crois surtout que je me suis mis au service de ce qu'on attendait de mes compétences, et que je l'ai très bien fait, la plupart du temps. Je songeais aussi que ces dix premières années m'en avaient sûrement coûté vingt. Je m'étais complètement dévoué à la tâche, enfouissant tout ce qui pouvait m'en distraire, comme être moi, tout simplement. J'ai porté et poussé des tas de caisses, enregistré des tas d'albums, sonorisé des tas de concerts, réalisé des tas d'arrangements, joué sur des tas de scènes, donné des tas de cours dans des tas de domaines, en m'y consacrant à chaque fois pleinement, entièrement, espérant sûrement trouver dans cet investissement total et cette recherche constante de performance une sorte de reconnaissance, dans un milieu où les amis sont rares... et où les convoitises, les conflits, les mesquineries ou les coups bas, sont beaucoup plus nombreux... et où l'urgence aussi, quasi-permanente, générée par les échéances inévitables telles que le concert du soir, est source de stress. Et puis un jour, ce fut trop et j'ai craqué. Je me suis effondré. J'ai fait une dépression nerveuse sérieuse.

La cause n'était pas le travail, bien sûr, mais ce que le travail avait enfoui, cette espèce de croix, plus ou moins lourde à porter selon l'histoire de chacun, que j'avais feint d'ignorer. J'ai passé alors une période difficile à chercher à comprendre. Et à ne pas comprendre... Enfant, je dirigeais les symphonies de Beethoven, tout seul dans ma chambre, en rêvant qu'un jour, moi aussi j'écrirais des oeuvres qui illumineraient le monde... et puis je me retrouvais là, paumé, loin de moi, trop vieux pour mon âge, ... mon prénom, Jean-Christophe, me venait du roman éponyme de Romain Rolland inspiré de la vie de Beethoven, justement... et même ça, je l'avais perdu... je n'étais pas ce que j'avais rêvé d'être, et j'avais presque renoncé à le devenir...

Et puis, épaulé par des ami(e)s, j'ai commencé à remonter la pente, à réaliser que si mes rêves et mes évidences d'enfant s'étaient dilués dans des essentiels futiles et dans la dictature du possible, ils étaient pourtant toujours là, comme neufs, qu'il suffisait de les dépoussiérer un peu des idées reçues et du manichéisme consensuel pour qu'ils m'éblouissent à nouveau, qu'ils étaient toujours beaux, plus beaux même que tout ce qu'on m'avait donné à voir, et qu'ils me donnaient la force d'être heureux. J'ai commencé à trouver tragiquement ridicule l'image du professionnel assouvi à sa fonction que j'avais été, celle d'un responsable qui a une ligne de conduite, doit prendre des décisions, et s'y tenir... J'ai commencé à réaliser combien tout ce que j'avais cru, et que j'avais même enseigné, au sujet du bagage musical, du niveau instrumental, de la connaissance technique ou artistique, combien tout ça était faux et que j'aurais dû le comprendre la fois où j'ai vu Natacha prendre une basse pour la première fois, en demandant « ça se tient dans quel sens ce truc ? », et qu'elle m'a ému aux larmes avec trois malheureuses notes et un gratouillis approximatif qui ne nécessitaient d'autre pré requis que d'avoir quelque chose à exprimer. J'ai commencé à assumer mes imperfections, mes contradictions, mes fragilités, et même à avoir une certaine tendresse pour elles... et puis à ne plus me cacher derrière l'image insupportablement irréprochable d'un « Cheche » : j'ai alors refusé, avec beaucoup de véhémence au début, qu'on m'appelle encore ainsi. Je voulais enfin être vrai, entièrement, sans craindre désormais de déplaire.

J'en étais à ce stade de mes rêveries quand je réalisai qu'il ne restait qu'une demi-heure à peine de répétition, et après, c'en était fini des tergiversations : le lendemain,

on tournait, sans filet, sans raccord. Heureusement, malgré mes errances introspectives, j'avais réussi à m'approcher d'une image sonore cohérente, mieux organisée dans l'espace que l'original, et fidèle dans le timbre, autant en tout cas que le permettent deux boîtes armées de membranes ; la scène et la fosse trouvaient peu à peu leur équilibre avec la salle, les plans s'affirmaient en même temps qu'ils s'affinaient, et je commençais à entendre l'œuvre telle que j'avais envie de l'écouter... et, bizarrement, bêtement plutôt, c'est à côté de cette facette fabuleuse du métier que j'étais passé si longtemps, sûrement trop obnubilé par le souci de convenir à l'œuvre, à l'artiste ou au producteur, pour imaginer que ma sensibilité puisse être un critère ; j'étais passé à côté de ce pouvoir merveilleux de fabriquer une écoute, de faire entendre les choses telles qu'on a envie qu'elles soient entendues. Ce regard sur l'écoute fait sûrement écho aussi à l'intérêt que j'ai toujours porté à l'arrangement, notamment de chansons ; je crois qu'inconsciemment, je cherchais à imposer une écoute, en soulignant les passages qui me touchaient, en attirant l'attention ailleurs quand le texte me semblait faiblir, en créant un espace ou en inventant des lumières qui attirent le regard au loin quand il s'agissait de mieux laisser soliloquer une solitude. J'ai certes pêché un temps par l'abus d'illustrations musicales, peut-être pour me rassurer derrière l'objectivité, mais je crois que c'est ce façonnage de l'écoute que j'aime dans l'arrangement. Et, même si les langages et moyens d'expression sont différents, je pense que les métiers d'arrangeur et d'ingénieur du son tendent exactement au même but : faire écouter... Cela demande bien évidemment une confiance totale de la part de ceux qui confient à un autre le soin de créer cette écoute ; pour ma part, c'est de toutes façons devenu une condition sine qua non à toute forme de travail en équipe, la subordination ou les concessions me rendant insupportable !

La fin approchait ; la lumière qui jaillissait du tombeau du commandeur projetait des ombres gigantesques sur le décor. Don Juan et Leporello paraissaient minuscules face à elles, et j'ai trouvé simplement très belle cette mise en perspective de personnages coincés entre un passé enfoui et l'ampleur de ses retombées. La fin de cet autoportrait approche également, chère Ombre du Zèbre, mais avant de finir, j'aimerais, moi aussi, me projeter, dans l'avenir, quand je serai grand... (quand



Photos : Jacques Grossémy, Croix

je serai une star...). J'en suis encore à mes balbutiements dans ce domaine, tant au niveau de la production, de l'aboutissement, ou de la notoriété, mais la création a néanmoins pris le premier rôle dans ma vie, elle m'est devenue aujourd'hui absolument nécessaire, un exutoire pour affronter la monstruosité effroyable du réel et en découvrir malgré tout la magnificence. Cette création tend essentiellement à extirper de moi-même des évidences ineffables, éteintes de ne pas trouver de place dans la réalité, et à laisser s'imposer le langage juste qui permettra de les transcrire et de les faire briller à nouveau de cette lumière qui semble être le langage des anges ou des fous que je

croise parfois sur ma route. J'ai fini il y a un an l'écriture d'un premier livre dont le seul but était la nécessité d'être écrit ; un éditeur vient néanmoins de m'en proposer la publication. J'en écris actuellement un deuxième, avec lequel je m'amuse à me débarbouiller de l'acquis, en quête de vérités pures. Je compose également des musiques, des « chansons », je rêve de cinéma, de scènes, de disques. Je m'initie à de nouveaux moyens d'expression, comme par exemple le chant, l'accordéon ou la guitare, le théâtre aussi, et puis je rehausse les patins, que j'avais raccrochés à quatorze ans, pour goûter à nouveau au vertige des sauts et à la recherche de la grâce. J'essaie également, malgré le

consensus autour de l'idée qu'on fait ce métier pour le public, de fuir le souci de plaire : j'abhorre l'idée que le respect du public implique de prendre ses goûts en compte, par soif égotique ou vénale de succès, l'idée d'une espèce de relation de fournisseur à client qui garantirait le rapport qualité/prix d'un disque ou d'une place de concert comme s'il s'agissait d'un baril de lessive, et qui mène à cloisonner les vicissitudes créatives dans un format adapté aux diffuseurs de tout genre, à se conformer à une attente consumériste, et à fondre insidieusement dans le divertissement. J'espère pour ma part ne plus jamais perdre cette évidence que tout ce qui n'a pas été créé par absolue nécessité est inutile... (et goûter malgré tout, faible que je suis, à l'ovation d'une foule en liesse...).

« Don Gio-van-ni ». Ça y est, la réplique du Commandeur avait retenti de la fosse. L'accoutumance à un plan très déterminé des voix depuis le début de l'œuvre était brusquement brisée, et cette rupture suffisait à elle seule, en fait, à donner l'impression d'un chant venu d'ailleurs, de Dieu ou des profondeurs de l'âme, ou des deux, l'interprétation restait ouverte. Don Juan allait être happé par un feu infernal, et le rideau tomberait sur son envol, l'épilogue original, moralisateur, ayant été coupé au profit de cet élan romantique. Voilà, chère Ombre du Zèbre. J'ai fini, moi aussi. Je vais pouvoir cesser de me regarder le nombril et m'ouvrir à nouveau à l'urgence de vivre. J'espère avoir su répondre à tes attentes, et qu'à travers ce portrait que j'ai tenté de tracer sans concession, qu'à travers mon parcours que je n'ai pu dissocier parfois d'une certaine intimité, qu'à travers cette histoire d'enregistrement, j'aurai su t'apporter un regard intéressant sur la « profession » au sens large. Quoi qu'il en soit, je te remercie de m'avoir donné l'occasion d'écrire ces lignes.

Jean-Christophe

- (1) Production de l'Atelier Lyrique de Tourcoing mis en scène par Pierre Constant et direction musicale Jean-Claude Malgoire avec la Grande Ecurie & la Chambre du Roy, décors de Roberto Platé.
- (2) Formation Supérieure aux Métiers du Son (FSMS) au Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris
- (3) Studio FEELING, 10 bis, rue du moulin tonton, 59200 Tourcoing
- (4) <http://fred.merpol.free.fr>
- (5) <http://www.regardencoulisse.com/tremplin/page.php?spec=rupturedanslecontinuum>
Disque disponible auprès de l'association Eclats
Tél. : 03 20 92 16 16
- (6) Album Le grand déballage ... introuvable.
- (7) <http://www.biskotos.net>
- (8) <http://www.presqueoui.com>
- (9) <http://hervedemon.net>